



Desiree Palmen, « Old City Suit /
Street surveillance camera project »,
Jérusalem, 2006-2007.

© DESIRÉE PALMEN



© LIU BOLIN

L'art confondant du camouflage

Ils trompent notre regard et ouvrent nos yeux, ils se fondent dans le paysage pour mieux pratiquer la subversion. Ils disparaissent et notre attention au monde en est affûtée. Entretien avec Desiree Palmen et Liu Bolin, deux maîtres du camouflage.

A première vue, ces images se ressemblent. Elles ont pourtant été réalisées à des milliers de kilomètres de distance par deux artistes singuliers : Liu Bolin, 37 ans, qui habite à Pékin et Desiree Palmen, 47 ans, qui vit entre Rotterdam et Berlin. Tous deux ont suivi des études de sculpture. C'est leur seul point commun. Liu et Desiree sont les deux principales figures d'une mouvance émergente : l'art du camouflage. Ses acteurs¹ explorent

les thèmes de l'identité, de la subjectivité, du leurre. Ils s'inquiètent de l'uniformisation du monde. Pour eux, la surveillance, le contrôle, la manipulation sont des traits caractéristiques de nos sociétés contemporaines. Ce mouvement sans frontières géographiques apparaît çà et là, en Europe comme en Asie. Un mode d'expression sans étiquettes. Sculpture, peinture, photographie, œuvre de rue ou performance engagée... Cet art caméléon est infini. ● PAULINE DE LA BOULAYE

Liu Bolin, série «Hiding in the city», n° 63.

Porter haut les couleurs de la dissolution

Liu Bolin s'efforce de tracer « une mémoire du développement de la Chine », Desiree Palmen s'attaque au « regard contrôleur » d'autrui et de la société. Entretien croisé.



Desiree Palmen,
« Train »,
Rotterdam,
2000.

Stradla : Comment avez-vous eu l'idée de vous cacher dans vos photographies ?

Liu Bolin : A Pékin, le 16 novembre 2005, Suo Jia Cun, un village d'artistes, a été démolí par le gouvernement. Les artistes ont été contraints de quitter leurs studios, des expositions ont été fermées. Ceci a eu un impact direct sur mon travail. [J'ai donc décidé que] ma subversion se ferait au cœur de la société, par l'attachement [fusionnel].²

Desiree Palmen : Il s'agit moins de se cacher que de se replier sur soi-même. Le camouflage est efficace pour attirer l'attention des gens. J'utilise cette attention de différentes manières. En 2002, pour souligner l'absence de vie privée face à la propagation des caméras de vidéosurveillance dans les espaces publics. Ou [pour montrer l'invisible], comme en 2009 dans mon travail sur les réserves du musée d'Ethnologie : des objets exotiques semblent prendre possession d'un membre du personnel et littéralement s'animer à travers lui.

Quand avez-vous commencé ?

L.B. : A Pékin, le 18 novembre 2005.

D.P. : En 1995, dans deux muséums d'Histoire naturelle, j'ai amalgamé des objets et histoires personnels avec des objets scientifiques. En 1999, j'ai fait mon premier vêtement de camouflage pour échapper dans un bureau de poste au regard d'une caméra de surveillance équipée d'un immense écran. Je ne tenais pas à me voir à chaque fois que j'allais acheter des timbres.

Connaissez-vous le travail l'un de l'autre ?

L.B. : Non

D.P. : J'ai entendu parler de Liu Bolin en 2008.

Qu'est-ce qui vous différencie selon vous ?

L.B. : Je trace une mémoire du développement de la Chine. Il ne s'agit pas d'une simple technique.

D.P. : Chez Bolin, le corps humain est debout et droit la plupart du temps. Le visage est peint. Je

Pour en savoir plus :

Liu Bolin

<http://liubolin.sino-web.net>

Desiree Palmen

www.desireepalmen.nl

38 *stradla* / n° 16 / avril 2010



© LIU BOLIN



© LIU BOLIN

Liu Bolin, série « Hiding in the city », n° 16.

Liu Bolin, série « Hiding in the city ».

crois qu'il vise la perfection [technique]. Pour moi, le concept de chaque œuvre est plus important.

Comment transformez-vous les vêtements ou le corps pour obtenir une telle illusion d'optique ?

L.B. : J'utilise de la peinture acrylique et du maquillage. Je suis comme un tireur d'élite : le corps, le visage et les mains peints de la même couleur que l'arrière-plan.

D.P. : J'utilise des vêtements, que je fabrique parfois, et de la peinture qui résiste à l'eau. Je travaille sur place avec un appareil numérique et un figurant, mais je peins les costumes dans mon studio. Pour la prise de vue, je retourne sur les lieux avec un appareil argentique ou une caméra vidéo. J'ai souvent [recours à] l'aide d'un photographe professionnel.

Retouchez-vous les images sur ordinateur ?

L.B. : Pour les erreurs exceptionnelles. 95 % du travail se fait lors de la prise de vue.

D.P. : Non, les photographies sont argentiques et les tirages directement imprimés à partir des négatifs.

Qui figure sur les photos ?

L.B. : Dans la plupart des images, je suis seul. Mais il peut y avoir d'autres personnes, comme des ouvriers licenciés par exemple.

D.P. : Je préfère travailler avec des figurants, mais parfois c'est moi.

Pourquoi travaillez-vous principalement dans votre pays et dans l'espace public ?

L.B. : Je suis chinois. Le développement de la Chine est ma seule réalité. [Mais] j'ai aussi réalisé des prises de vues ailleurs dans le monde, à propos de la civilisation humaine et des bouleversements écologiques.

D.P. : La Hollande est le pays où je vis. C'est l'environnement naturel où je trouve mon inspiration. J'ai fait une résidence d'artiste de deux mois en Israël. A Jérusalem, j'ai retrouvé cette confiance exacerbée dans la vidéosurveillance qui [caractérise] notre société occidentale. Je m'intéresse aux espaces publics et à leurs règles cachées. A Rotterdam, j'ai fait une série sur les gens qui dorment ou s'empressent sur les bancs publics. À l'époque, il était interdit de dormir dehors à Rotterdam. Mais je m'intéresse aussi au regard contrôleur d'autrui ainsi qu'à certains aspects du *self-control* et ces scènes ne se déroulent pas nécessairement dans l'espace public.

Que voulez-vous dire de la relation entre le corps et son environnement ?

L.B. : Comme à la guerre, mon corps et mon visage sont maquillés pour mieux me protéger de l'ennemi. L'environnement affecte l'individu. Il occupe progressivement le corps et l'esprit. Mon travail →



Liu Bolin, série « Hiding in the City », n° 57.

Desiree Palmen, « Park / Couple », Rotterdam, 2001.

→ symbolise cette digestion, cette acceptation passive. Mais je souhaite aussi exprimer la dissolution. Dans notre société, les corps sont en train de disparaître lentement. Le développement de l'humanité va faire beaucoup de mal au corps humain, et c'est ce que mon travail raconte.

D.P.: Mon visage était peint pour mon premier travail de camouflage à la poste. Puis j'ai rejeté cela car j'ai réalisé à quel point le visage détermine une image. Dans mes photos, le corps tend à disparaître tout en étant [paradoxalement] mis en évidence.

Connaissez-vous d'autres artistes qui font partie de cette tendance ?

L.B.: D'autres artistes ont ce genre de démarche, mais je souhaite que mes œuvres aient la qualité supplémentaire de livrer un message sur la société.

D.P.: C'est plus qu'une tendance. Dans notre société où le contrôle sécuritaire a de plus en plus d'impact sur la vie de chacun, les gens réalisent qu'il faudrait protéger la vie privée. J'ai aussi été confrontée à des artistes utilisant le camouflage, en 2008, lors d'une exposition itinérante en Espagne intitulée *Camouflage*, et lors de la publication de « *DPM Disruptive Pattern Material* » de Hardy Blechman en 2004 : un livre encyclopédique sur le camouflage artistique mais aussi naturel ou militaire.

● PROPOS RECUEILLIS PAR P.D.L.B.

(1) Voir aussi les œuvres de Laurent La Gamba, Laura Marte, Yasumas Morimata, Harvey Oppenorth, *Urban Camouflage...* pour n'en citer que quelques-uns.

(2) L'entretien avec Liu Bolin a été traduit du chinois en anglais puis retraduit en français. Les apports utiles à la fluidité des deux textes sont signalés entre crochets.

